

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 17

Artikel: Lo tzemein perdu et retrouvé : (fable traduite librement de Dorat)
Autor: F.N. / Dorat
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est achevé, mais il attire encore votre attention sur ce qu'il y aurait de choquant à ne mettre pour toute inscription que le nom de la défunte.

— Il m'embête, votre patron... Enfin, dites-
ui d'ajouter : « Au revoir ! », puisqu'il le faut.

Quand le veuf alla sur la tombe de sa femme,
il put lire en toutes lettres, sur le marbre noir :

Jeanne DU CARROT

Au revoir, puisqu'il le faut !

Les béquilles. — La bonne à sa maîtresse :
— Madame, il y a à la porte un homme avec
des béquilles.

— Qu'ai-je besoin de béquilles ! Dites-lui que
je n'en achète jamais.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Plus de froids de pieds.



J'ai un ami qui est inven-
teur. Je lui ai promis de consacrer un de ces « propos » à
lui faire de la réclame. Il
faut toujours tenir ce qu'on
promet : Voilà pourquoi je
m'en vais vous recomman-
der aujourd'hui le meilleur moyen de combat-
tre le froid de pieds.

Mon ami a inventé les semelles feutrées
« Calor ». Vous savez bien, les fameuses semel-
les

Plus de froids de pieds

par l'emploi des
semelles feutrées « CALOR »

Cette annonce s'étale partout : à la quatrième
page de nos quotidiens ; sur toutes les places
d'affichage qui embellissent notre ville ; au bas
des programmes de spectacles et de concerts ;
au dos des contre-marches de théâtre et des
billets d'entrée aux multiples fêtes fédérales et
internationales qu'on envie à notre capitale
vaudoise. A tous les participants à nos fêtes de
gymnastique, d'agriculture, de tir, de musique
et d'aviation, aux étrangers comme aux indi-
gènes, aux adultes comme aux enfants, les
mille voix de la « Renommée » proclament les
bienfaits des semelles « Calor ».

Plus de froids de pieds ! Partant plus de rhu-
mes, de coryzas, de catarrhes, de gripes, de
bronchites, de pneumonies, d'argines, de diph-
téries, de coliques, de maux de ventre et de
diarrhées... par l'emploi des semelles feutrées
« Calor ». La maladie ne sera plus qu'un mythe !
Les pharmaciens fermeront boutique ! Les mé-
decins mettront la clef sur la corniche... quand
tout le monde portera des semelles feutrées
« Calor ».

J'espère maintenant avoir consciencieusement
rempli ma promesse. Mon ami doit être content
de cet éloge dythirambique de ses fameuses
semelles.

Certain d'avoir ainsi tenu parole, je puis vous
avouer que moi je ne porte plus de semelles
feutrées « Calor ».

— Pourquoi ?

Voici :

Certain soir de novembre, je me rencontrais
dans un café avec mon ami, l'inventeur. Il fai-
sait frais dehors. Sous l'âpre souffle de la bise,
les dernières feuilles mortes tourbillonnaient,
arrachées brutalement des branches. L'hiver
était à la porte !

— Eh bien, mon cher, tu as l'air gelé. Ça ne
va pas ? fis-je à mon ami, frileusement blotti près
du poêle.

— Mais si, ça va ! Ce n'est que ce tonnerre de
froid de pieds ! Depuis octobre jusqu'en mai, je
n'arrive jamais à me réchauffer. Ma foi, je n'y
tiens plus ! Excuse-moi, fit-il en me tendant la
main. Je rentre à la maison retrouver ma bonne
chaufferette bien garnie, car vois-tu, mon vieux,
c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour
n'avoir pas trop froid aux pieds !

BERT-NET.

Chœur d'hommes. — Nous aurons jeudi pro-
chain 4 mai, au temple de Saint-François, le con-
cert que le « Chœur d'hommes » a coutume d'offrir
chaque année à ses membres honoraires et passifs.
C'est toujours une petite solennité musicale ; le
programme en est surtout composé avec beaucoup
de soin et l'exécution, on le sait, en sera irrépro-
chable, sous la direction de M. Alexandre Dénéreaz.
Enfin, autre attrait, Mme Olga Vittel, cantatrice, et
M. Pierre Pilet, violoniste, ont promis leur gracieux
concours.

DEBOUT! TOUT LE MONDE

Il n'y a pas très longtemps que chez nous on
se lève, quand, dans une fête, un banquet,
une cérémonie, retentissent les accents de
notre chant national. Et encore, est-il toujours
quelques « esprits forts, » qui boudent à cet élé-
mentaire hommage rendu à la Patrie et qui
croient très intelligent de rester assis, alors que
toute l'assistance est debout.

Voici, à ce propos, de judicieuses réflexions
d'un journal français, dont on pourra faire son
profit ici.

« Dans tous les pays sérieux, c'est-à-dire où le
caractère du peuple est réfléchi, le chant nation-
al est infailliblement écouté debout ; presque
toujours les hommes se découvrent, ce qui
donne à la minute où ce souffle musical passe
sur la foule un caractère solennel, religieux.
Les Anglais, les Allemands, les Suédois, les
Norvégiens, les Danois, les Russes, les Autri-
chiens-Hongrois, les Belges, les Hollandais,
combien d'autres encore, écoutent leur chant
national, grave et large, comme s'ils étaient à
la prière.

« Nous, quand on joue devant nous la *Mar-
seillaise*, nous ne savons pas encore ce que nous
devons faire, si nous devons nous mettre debout
ou bien rester assis.

« Eh bien ! on doit l'écouter debout.

« On doit se lever quand l'hymne national se
fait entendre, que la cérémonie soit privée ou
publique, officielle ou non officielle.

« On doit se lever quand la musique attaque
la *Marseillaise*, quelque opinion qu'on puisse
avoir sur tels ou tels hommes, sur telle ou telle
forme de gouvernement, parce qu'en se levant
on témoigne de son respect pour la chose admi-
rable que cet air de musique représente : l'idée
de Patrie, dégagée de tout accessoire, l'idée de
Patrie, toute simple, supérieure à toutes les
querelles de partis.

« On doit rester debout jusqu'à la dernière
mesure de la *Marseillaise*, et nous ne saurions
trop le répéter aux instituteurs, aux parents, à
tous les éducateurs de l'enfance : apprenez aux
enfants le respect de la France et de tout ce qui
tient à l'idée de Patrie en leur faisant écouter
debout l'hymne national. Expliquez-leur bien
ce qu'est le *Te Deum* de la nation et que le *Te
Deum* s'écoute debout dans les églises catholi-
ques du monde entier.

« A ceux qui, plus subtils, viendraient nous
opposer des *si* et des *mais*, nous répondrons
que l'on a le droit d'être bonapartiste, légiti-
miste, orléaniste, blanc d'Espagne même, et
que cela n'empêche pas d'être un homme de
bonne éducation. Or, se lever quand on joue la
Marseillaise, en dépit des opinions qu'on peut
avoir, c'est faire preuve de déférence pour le
gouvernement établi — qui vous a généralement
invité à la cérémonie où vous entendez l'air
national.

« Que de fois nous avons vu, dans des cérémo-
nies officielles départementales, dans les petites
villes, les grincheux de l'endroit, les « gens de
l'opposition » s'asseoir avec affectation pendant
qu'on jouait la *Marseillaise* à l'entrée du re-
présentant de la République, sans qu'ils se
soient doutés de la grossièreté qu'ils commet-
taient.

« On les avait invités à cette fête. Ils n'avaient
qu'à ne pas y venir si telle était leur idée. Mais
dès qu'ils s'y trouvaient leur devoir était de sal-
uer l'air national, c'est-à-dire de l'écouter debout.

« C'est l'histoire du malappris qui garde son
chapeau sur la tête quand il visite une cathé-
drale, sous prétexte qu'il est libre penseur.

« Et aujourd'hui la *Marseillaise* assagie, en
quelque sorte, est devenue le *God save the
Queen* ou le *Hail Columbia* des Français. On ne
la chante plus, on ne la joue plus guère pour se
distraindre comme autrefois, mais bien pour mar-
quer un instant particulier, celui où le repré-
sésentant de la République fait une apparition
quelconque, où la République elle-même sem-
ble s'avancer au milieu de son peuple.

« Il faut se lever pour écouter dignement, en
hommes patriotes, en femmes dignes du nom
de Françaises, cette *Marseillaise*-là ! Qu'importe
le sang impur et les sillons dont elle nous parle ?
Les mots de ces couplets d'actualité ne font rien
à l'affaire. Ce qui est sacré comme un air d'é-
glise, c'est les deux ou trois belles phrases mu-
sicales de Rouget de l'Isle qui doivent nous réu-
nir tous dans une commune idée : la grandeur
de la France.

« Pour écouter cela et faire voir que nous ai-
mons notre pays, il faut être debout ! »

La fête de Françoise. — La belle-mère à son
gendre.

— Vous n'oubliez pas que c'est après-demain
la fête de Françoise... Quel cadeau pensez-vous
lui faire ?

— L'année passée, je lui ai donné une robe
neuve. Cette fois-ci, je la payerai.

La résurrection « du Lumen. » — Le Théâtre Lu-
men a rouvert hier soir, vendredi. La salle était
comble et ce fut, de l'orchestre à la troisième gale-
rie, semblable exclamation : « Oh ! que c'est bien ! »
C'est de la salle et de ses annexes que l'on dit cela,
tout d'abord. Et plus on avançait dans la soirée,
plus se confirmait cette excellente impression du
premier moment.

Quand le rideau se leva et qu'on eut occasion de
voir la scène, ses décors, son éclairage « dernier
cri », ce fut une impression meilleure encore. Aussi
ne se faut-il pas étonner des chaleureux applaudis-
sements qui accueillirent tous les numéros du pro-
gramme, sans exception, particulièrement l'à-propos
en vers « Lumen », joué dans un décor « lumineux »,
une nouveauté à Lausanne.

Les projections cinématographiques, d'une net-
teté remarquable et d'un choix très judicieux, se
disputèrent, avec la célèbre chapelle russe Slaviansky
d'Agrenée, les autres applaudissements d'une salle
enchantée.

M. Roth de Markus, créateur et directeur du Lu-
men, et son architecte, M. Quillet, furent très sin-
cèrement félicités.

Le *Lumen* a de beaux jours en perspective.

LO TZEMEIN PERDU ET RÉTROUVA

(Fable traduite librement de DORAT.)

Ein s'ein rëtornein ein son veladzo, Perretta
s'étai égàràie. Rùsa d'amoeirau? dérâi-vo;
la fellietta èpllioràie, aò carro don petit
bou, iò gazuillivè on petit rìd, bordà dè muffa
et què bågnavè, dè se n'èdie limpida, la ver-
doura altèràie, s'étai chètàie et promenavè dè
totè parts, sè gets plliens dè tristessa. Pas on
passein ne vegnai à son sècor : l'étai son sort !
mà on sort dè la boenna espèça.

Amis, craidè zein mè sermeints ; y daivo vos
dzurà què Perretta étai la pllie aimabllia brun-
netta què jamè aiont ornà lou tzans. On pi me-
gnon, onna tzamba perfèta, tinqiè sou meind-
ros agrèmeints : lè on boton dè rousa, di la
tèta ai talons ; la dzouvena fellietta ressemblie
aò fori. Vos dèpeindrai-vos sè deints, sa botze
è son fin sourio, cè tzarmo cè, cè attré lè? Vaut
my baisi tot cein quiè quiè d'esseyi dè lo dé-
cirrè. Vegnein aò fé. Tandè que l'on sè pllient,
qu'on sè désolè sur la riva, on consolateur nos
arrivé ; vaiquidè todzor cein què ié creint. — L'è
justamein lo valet d'aò seigneur daò velladzo,
alerto, audacheux, et dein la filieur dè l'adzo.
L'avai abandounà son gouvernèmein, sè laivros,
sè mathématique, por veni dein cè bou et su
clliau rustiquè rivè, soupirà aprè lo boenueur,
maudèrè Euclide et sè loàs algèbriquè, revà à
la Suisse, èclairi per son tieur. L'étai dzouveno,

assebein què Perretta, mà pllie instrui et éveilla. Tzi sè pareins mainta adraite soubretta avai guèta lo bon momein, et l'avai dza stilà à cè dzoullin djœur d'amouretè. La berdzure lo vai et bènai son sort. Veteiniquè què lo prèfe, avoè son dau lingadzo, dè l'ai montrà per quien tzein, lo pllie drai et lo pllie cort, on arrivè ad velladza.

Obdzet charmeint, obdzet divin, répond nou-tro peinsur, cè déquè on va fèrè on padzo, per cè ionnet étrai id clieriai le jasmin; suidomè, non farein routa einseimblho. — Prein garda! Perretta, dein sè felars è tzertzè à l'at-teri, Cè enfant lè l'amour què boerlè dè l'eins-truire. Fellhie à te n'adzo, hèles! risquè dè rein-contra mè dè fripons por l'ègarà, què dè guidos por la conduire. — Et tzeinon ti dous: Me n'ètoergna la voaitè et soupirè, à tzaquiet pàs plliè amoerou, poi s'abandènè à l'ardeur què l'inspirè.

Quin cou! quin brè! dit-è dein son deliro. Aprè baisè lo cou, lè brè. Perretta devint rodze quemein 'na griotta, mà ne sè défein pas. Eintrènos fellietta que sondzè à sè défeindrè et chein lo prix dè sous appâts n'a dza pllie se n'innocence. Dzudzi cè mon luttin a déquè s'ein-ffamma! assebein va-t-è bon train... sè lequè, s'avancè et fè messon dè tot: se n'adzo è sein vergogne; la fauta dè dzoi è tot se n'art d'amà.

È l'aperçai ion dè elliau frais azilos, iò la verdoura è bin épaisa, iò la doeullie fougèra et dai gazons utilos, dza roulàs, promessont lo boenneur. Lè dezo elliau ombrados tranquillos, què Perretta s'eingadzè avoè son conducteur. Per instinct, portant, l'hèzité, lo creint. — Lè lo pllie cort, què l'ai det, n'aidè mein poaire, per cè détör fà-vo-s'ein à mè, n'arrivèrin bin pllie vito. Crédule, lo crai, et obè et droblhie oncora lo pàs, espèrin trovà sa routà. A peinna eintraie, li la prein dein sè brès: lous ramàdzos dè z'abros formàvont 'na vouta què lo sèlau ne percè pas; lo dèzir parlè et on l'ècauté. Perretta tchoènt, on lit dè flieurs l'atteind, la réçoit. Què la natura è prévegnenta! Tot à propou è sert on amant!

Cétiço l'ai vint en èdè et profitè d'au momein. Perretta ein sè débattein ressein onna poeirè què l'eintzantè.

Noutron quid arrivè au but; lè tot pré d'aitre heureux, quand on brouit étrandzo sè fà ein-teindrè. Adiu l'amour! boenna né les djœurs! You crai verrè sen' Argus, què vin por lo sur-preindrè; l'autra creint to, et sè quittan ti lè dou. Perretta sè sauvè et gagnè lo velladzo. Crayio bin què l'a dè plliè bons gets di l'accidein d'ao bocàdzo.

A cè assaut sè survécut grantein, cè nous dous amants sè rêvront, sè yon et l'autro s'ein-teindront por retròvè elliau fortunà momeins, et sè lliurs rusè réussront, dè bouna fai, y è n'ein sè rein: mà, mon cher lecteur, cein què sè gros bein, lè que Perretta, admirein sa prudeinca millo yadzo è retornaie à l'eindrà daò dandzi et todzo ein préférant lo tzein daò petit bou. F. N.

LE SECRET DE LA SANTÉ

Nos bons aïeux avaient tout de même de drôles de remèdes. Étaient-ils plus ou moins efficaces que ceux d'aujourd'hui? *Chi lo sa?* En tout cas, ils n'étaient guère appétissants, pour autant qu'un remède peut être appétissant.

Avouez qu'il fallait une certaine dose de courage pour les prendre, ces remèdes. C'était plus que jamais le cas de dire au patient à qui on les administrait: «Ouvre la bouche et ferme les yeux!»

Voici quelques-uns de ces remèdes. Nous les trouvons dans de vieux livres de médecine qu'on a bien voulu nous communiquer.

Aux chauves on prescrivait l'eau de mouches,

distillée du corps des mouches, excellente pour faire croître les cheveux. On la recommandait également pour les affections des yeux.

Le pou, mis dans l'œil, consume la taye.

« Les poux, dit encore un autre livre de médecine, sont des insectes qui se trouvent sur les hommes, principalement sur ceux qui sont mal-propres.

» S'ils incommodent les hommes, d'un côté, ils lui sont utiles d'un autre, car ils sont apéritifs et fébrifuges.

» Pour la fièvre quarte, on en fait avaler cinq ou six, ou plus ou moins suivant leur grosseur, à l'entrée de l'accès.

» Avalés au nombre de huit ou neuf tout vifs, ils guérissent la jaunisse.»

Passons aux oiseaux.

« Le moineau — c'est toujours du même livre de médecine — est de plusieurs sortes. Tous sont luxurieux et rendent tels ceux qui en mangent. Particulièrement le cerveau du moineau est recommandé aux froids et maléficiés.»

Les ruminants ont leur tour. Voici ce que le livre dit de la vache.

« La vache est un animal à quatre pieds et à cornes, connu de tout le monde. Ses mamelles sont pectorales, étant prises en bouillon... Son lait adoucit les humeurs âcres du corps. Ayant éteint plusieurs fois dedans des cailloux, de l'acier ou du fer rougi au feu: on s'en sert intérieurement ou extérieurement.

» Remarquez en général que le lait est contraire aux rateleux, aux maladies du foie, à l'épilepsie, au vertige, à la fièvre, à la douleur de tête, aux hypocondriaques et à ceux dont les viscères sont mal composés.

» Le meilleur lait et le meilleur beurre sont ceux de mai, etc.»

Voyons les végétaux.

La vigne et le vin. « Ce dernier est le suc des raisins mûrs tiré par expression et ensuite dépuré et exalté par la fermentation. Pour être bon, il doit être vigoureux et bien mûr. Il doit être clair, transparent, de belle couleur, d'une odeur réjouissante, d'un goût balsamique, un peu piquant, mais agréable, remplissant la bouche et passant doucement sans irriter le gosier, donnant une douce chaleur à l'estomac et ne portant pas trop vite son esprit à la tête.

» Le vin blanc est celui dont les principes sont le plus en mouvement et qui donne le plus de gaieté d'abord quand on l'a bu; mais il est sujet à exciter la douleur de tête; il est fort apéritif, propre pour la mélancholie, etc.

» Le vin rouge est le moins fumeux, le plus stomacal, le plus nourrissant et celui qui s'accommode le plus ordinairement à tous les tempéraments. Il fortifie, il chasse la mélancholie, il résiste au venin; il est propre pour les contusions et les dislocations.

» Le vin résiste puissamment au venin et on sait par expérience qu'un verre de bon vin bu le matin est un excellent préservatif contre la peste. Le vin bu pur guérit même les douleurs et les rougeurs des yeux, etc.»

Auriez-vous cru aux vertus curatives de l'or et de l'argent, autrement qu'au sens moral de ce mot?

Eh bien « l'argent est particulièrement recommandé pour fortifier le cerveau et réjouir les esprits anormaux dans l'épilepsie et apoplexie et semblables maladies.»

Quant à l'or, « le plus parfait, précieux, pesant, pur et malléable de tous les métaux, il a une très grande force de réjouir le cœur et les esprits et l'on en fait l'or potable qu'on fait passer pour une médecine universelle.»

Il est certain qu'un peu d'or dans la poche réjouit le cœur.

Les petits guides. — Voici le printemps — ce n'est pas trop tôt! — voici les prés verts, les rameaux blancs, les chapeaux de paille, les claires toilettes, les promenades dans les champs ou sur

nos lacs, les voyages en chemin de fer ou en bateau à vapeur. Voici les horaires de poche, les gentils petits guides dont nul aujourd'hui ne saurait se passer. Dans le nombre, mentionnons:

L'Horaire général du Major Davel, édité par les hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne, publication dont la réputation est solidement établie.

Papier de riche. — Un amphitryon très riche, avait procuré à ses invités le plaisir d'applaudir une cantatrice de renom, de passage à ...

Le lendemain, il adressait à l'artiste un billet de cinq cents francs sur lequel il avait simplement écrit quelques mots de remerciement.

Il reçut comme réponse un poulet commençaçant par ces mots:

« Monsieur. Cet échantillon de papier à lettres me plaît beaucoup et je vous serais obligé de m'en envoyer une ou mêmes plusieurs boîtes...»

Cri du cœur. — Madame et la domestique rentrent du marché.

— Bon, Gertrude, voilà que nous avons oublié de prendre des épinards, fait Madame avec un geste significatif.

— Eh bien, oui. Faut-il que nous soyons bêtes, tout de même!

Différence. — Mais, mais, Célestine, vous vous mettez maintenant à porter de mêmes chapeaux que moi! Il n'y a donc plus de différence entre maîtres et domestiques.

— Pardon, Madame, mon chapeau a été payé comptant.

Le parapluie. — Dis donc, mon cher, me rapportes-tu le parapluie que je t'ai prêté il y a une quinzaine?

— Non, je l'ai passé à ma sœur, hier. En as-tu vraiment besoin?

— Moi, non; mais la personne à qui je l'ai emprunté me fait savoir qu'il lui est réclamé à cor et à cri par son légitime propriétaire.

Les ménagements. — M. Y. a été écrasé sous une automobile, dans la capitale. Ses amis se demandent avec quels ménagements ils prépareront à la terrible nouvelle la femme du défunt, qui demeure à l'autre bout du canton. Après s'être longuement concertés, ils envoient le télégramme suivant:

« Auguste légèrement souffrant. Enterrement jeudi.»

Théâtre. — Ma foi, nous aurons demain soir au théâtre, une bien joyeuse soirée. Impossible d'imaginer spectacle plus attrayant que *Mam'selle Carabin*, 3 actes, dont la musique est de Passard. Elle eut mardi un très grand et très juste succès. L'interprétation en est irréprochable. — Mardi prochain, ce sera *Les Saltimbanques*, la délicieuse opérette de Ganne. — Mercredi, seconde des *Ptites Michu*. — Jeudi, 2^e représentation populaire. — Vendredi, un vieux succès, *Les Mousquetaires au couvent*. — C'est, on le voit, une semaine durant laquelle le théâtre ne désemplira pas.

Kursaal. — Que toutes les personnes qui tiennent à voir le *Joyeux Paysan* — si elles ne l'ont vu — ou celles qui tiennent à l'applaudir encore — et ce désir est bien naturel — se hâtent. C'est la dernière qui sonne. Plus qu'une semaine. Tout le monde est d'avis que c'est l'un des plus jolis des spectacles qui nous ont été donnés cet hiver par le Kursaal. Interprétation, décors, costumes, tout est très bien. — Demain dimanche, dernière matinée.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à *Walther Gygax*, fabricant, à *Bleichenbach*.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO